

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le fou et le roi

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 36, numéro 5 (215), octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32236ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1994). Le fou et le roi. *Liberté*, 36(5), 104–107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LE FOU ET LE ROI

Au début des années soixante-dix, je m'occupais d'une troupe de théâtre amateur après l'école. Elle se composait de six ou sept garçons de quatorze ans, auxquels s'ajoutaient des filles d'écoles voisines en fonction des rôles à jouer. Nous nous réunissions plusieurs fois d'après-midi chaque semaine et, en sept ou huit mois, nous montions une pièce. Or, une année, pour briser la routine ou me reposer, je décidai de changer de formule. Au lieu de chercher une pièce abordable dans le répertoire, le troupe se diviserait et chaque équipe écrirait une pièce en un acte. Les équipes se mirent au travail avec enthousiasme. Au bout de quelques semaines, chacune avait bouclé une saynète qui se tenait.

La première avait pour titre *Le billet voyageur*. C'était l'histoire gentille d'un billet de loterie gagnant qui passait de main en main jusqu'à ce que son propriétaire légitime le récupère. Le suspense était bien ménagé, les surprises aussi. Une création d'élèves sages.

La seconde pièce n'était pas du tout de la même farine. Son titre, *Le fou et le roi*, avait l'air noble, shakespearien, mais c'était un trompe-l'œil. Le roi n'était pas un roi, c'était un inspecteur du Bien-être social. Le fou, loin d'être un fou, était « une bonne femme su'l BS » (c'est ainsi que l'équipe avait caractérisé le personnage). Au début du spectacle, le roi se déculottait et s'asseyait sur

une « bole » de toilette qu'il ne quittait plus. Il recevait en audience la « bonne femme su'l BS », qui lui présentait une supplique. On lui avait coupé les vivres, elle sacrait tant qu'elle pouvait, mais le roi, drapé dans son quant-à-soi, répondait à côté de ses questions. À la fin, excédée, la bonne femme se jetait sur lui et le poussait dans la « bole » une fois pour toutes, pendant qu'une musique *heavy metal* se déchaînait. À la lecture de la pièce, je restai atterré. Représentée telle quelle, elle allait sonner le glas de ma réputation de pédagogue. Que faire ?

J'aurais dû me douter que la pièce allait être grotesque et scabreuse. L'équipe était formée d'un petit tannant qui désespérait tout le monde et d'un grand taciturne un peu inquiétant qui ne se présentait guère à l'école que pour le théâtre. Le père du taciturne avait pris la clé des champs. Sa mère, que j'avais vue plusieurs fois, faisait le ménage, la nuit, dans un édifice à bureaux du centre-ville. C'était une petite femme ternie par la nuit, hébétée et timide en plein jour. Sa vie était un modèle de courage non reconnu du monde et sans grand profit pour elle ni pour son fils. Elle arrivait à peine à joindre les deux bouts, et lui vivait à peu près seul.

Pendant la période de composition, j'avais observé l'équipe trop distraitement, et voilà : j'étais devant un gouffre ! Le principal, les adjoints, tous mes collègues allaient voir ça ! Moi qu'on trouvait un peu à part, et que le surplus de personnel menaçait ! J'entendais déjà les parents : « Ça s'peu-tu ! Ça prend ben un França pour leu montrer des foleries d'même ! »

Je ne pouvais pas rejeter la pièce pour marginalité ou inconsistance : même si nous n'avions pas encore atteint le nombre fabuleux d'un million d'assistés sociaux, ils étaient déjà nombreux dans Hochelaga-Maisonneuve, et la supplique de la bonne femme était pleine de réalisme et d'actualité. Faute de raison d'escamoter le projet,

j'essayai d'agir sur le point crucial du déculottage. Je suggérai aux auteurs qu'au lieu de baisser ses culottes, le roi pourrait, par exemple, faire mine de tomber dans la « bole » de temps en temps. À force de négociations, l'idée leur sourit. Le pire était évité. Pour calmer les inquiétudes qui me restaient, j'appelai à la rescousse des précédents fameux. « Au fond, me dis-je, cette histoire est celle de saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes, vue par un Ionesco éméché. La "bole", c'est la trappe de Jarry. Et puis rappelle-toi : dans *Mercier et Camier*, œuvre d'un Prix Nobel, il est question d'une "bole" détraquée, et dans Céline, la mère Henrouille n'est-elle pas obnubilée par les toilettes bouchées ? » Fort de ces références éclatantes, j'allai de l'avant.

Dès la première répétition, je laissai les enfants sages se débrouiller seuls avec *Le billet voyageur* et concentrai toute mon attention sur l'autre équipe. Elle n'avait pas perdu de temps. Les deux compères arrivèrent flanqués d'une « bole » géante, habilement bâtie avec un mélange de bois, de carton et de papier. Ils avaient dû « foxer » pour venir à bout de cet ouvrage si vite. La « bole » aux courbes irrésistibles était d'un blanc hyperréaliste et le siège, couvert de papier d'aluminium, « flashait » comme l'anneau de Saturne. L'apprentissage du texte fut plus pénible que la réalisation de cette merveille. Les équipiers n'avaient écrit le dialogue que pour en sortir avec un sens inné du *show*. Heureusement, l'apothéose finale était impossible à manquer, et le déchaînement *heavy metal*, assez sauvage pour laver le cerveau des spectateurs, balaierait tout souvenir des bavures de l'interprétation. Comme le dialogue changeait sans cesse, on ne pouvait guère parler de progrès. Il devenait urgent de passer aux représentations pendant qu'il restait encore quelque chose du texte original, pas si mauvais.

Dans le rôle de la bonne femme, le torse et le ventre bourrés d'oreillers, le petit tannant fut parfait. Pour couvrir les faiblesses du roi, qui restait coi trop souvent, la bonne femme multipliait les invectives et les jérémiades. Au moment où le dialogue se mettait à patiner sans espoir de rétablissement, posté en arrière, je donnais le signal de la catastrophe finale et déclenchais la musique. Les élèves invités au spectacle s'amuserent énormément. Quant aux adultes qui les accompagnaient, j'évitai de croiser leur regard. La direction de l'école fit preuve d'un tact remarquable. On loua l'effort et on se borna à me laisser entendre que, peut-être, à l'avenir, dans une maison d'éducation... Pour les auteurs-acteurs, les représentations avaient été une gloire sans mélange.

Quelques semaines après la dernière, alors que je me remettais encore de mes émotions, le petit tannant demanda à me voir et m'apprit sans plus de façons que le grand taciturne était mort. Après avoir « sniffé » trop de colle, il avait enfilé la tête dans un sac de plastique et s'était étouffé.

La tête couronnée était-elle donc si abîmée ? Je ne m'en étais pas douté.